

DIMANCHE
18 MARS 1832.

Ce Journal paraît les Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

On s'abonne à Lyon, au Bureau du Journal, à l'Amboise, barrière de fer ; au Bureau de la Conservation des Affiches, au Bureau de l'Argue, escalier M, au 1er étage ; au Cabinet littéraire de M. Lassaigue, rue des Célestins.

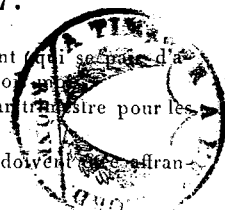
À la librairie de M. Babenf, rue S. Dominique, Et à l'imprimerie du Journal.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 77.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 4 fr. pour trois mois. On ajoutera un franc par trimestre pour les frais de poste.

Les lettres et paquets doivent être affranchis.



La Glaneuse,



JOURNAL DES SALONS ET DES THÉÂTRES.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

GRENOBLE.

Le sang a coulé. Des femmes, des enfans ont été égorgés par des soldats français. Ce sang doit retomber sur la tête d'un magistrat qui, pour satisfaire aux exigences d'un amour-propre offensé, n'a pas reculé devant le plus lâche assassinat. Non, le préfet de l'Isère n'avait pas le droit de faire fermer un bal, ce droit appartenait au maire de Grenoble, et si cet acte illégal a entraîné les plus graves conséquences, espérons que la justice saura punir le coupable, et qu'elle ne s'arrêtera pas devant les marches d'un hôtel.

Honneur à la garde nationale de Grenoble, dont l'intervention a prévenu sans doute les plus grands malheurs. Son attitude en cette circonstance a été calme et imposante, elle a bien mérité de la patrie ; mais c'est en vain que nous voudrions jeter un voile sur l'attentat commis par des soldats français. *Louis-Philippe* a proclamé l'intelligence des baïonnettes, ils pouvaient, ils devaient même résister aux ordres qui leur étaient donnés. Ils ne l'ont pas fait, leurs mains se sont rougies du sang de nos frères. Ils attendent des décorations.

SCÈNE MILITAIRE.

INTÉRIEUR DE LA CITADELLE D'ANCÔNE.

Personnages :

LA VALEUR, vieux sergent.

ARC-EN-CIEL, conscrit.

LA TULIPE, caporal.

L'ÉVEILLÉ, tambour.

SANS-SOUCI, soldat.

L'ÉVEILLÉ.

Qu'on polisson de vent ! Comm' ça soufflait ! enfin nous v'là z arrivés.

ARC-EN-CIEL.

Ah ! il me tardait ben de débarquer. J'ai ben euv mal au cœur pendant la traversée. J'vat écrire ça à mon papa.

LA TULIPE.

Est il cornichon l' grand blond. Allons, cadet, ton père était un fameux lapin dans son temps. Il faut ben l' croire, pis qu'eux autres l' disent. Quoiqu' ça les malins ils assurent qu' l'odeur de la poudre n' l'a jamais fait tousser.

ARC-EN-CIEL (pleurant.)

Hi, hi, hi, j'écrirai ça à mon papa.

SANS-SOUCI.

Dieu de Dieu, qu'il est embêtant, l'éflanqué ; ça fera jamais un fameux vainqueur.

L'ÉVEILLÉ.

Silence ! v'là l' vieux grognard.

LA VALEUR.

Eh ben mes doux agneaux, nous v'la zen Italie. C' beau ciel ça vous dit-il quelque chose. Voyons, quoi qu' vous avez ressenti en débarquant ici ?

LA TULIPE.

Moi, j'ai éprouvé une forte démangeaison de brosser les Autrichiens.

L'ÉVEILLÉ.

Et moi z aussi.

SANS-SOUCI.

Et moi z aussi.

ARC-EN-CIEL.

Et moi j' m'ai ressenti d' fortes coliques, qu' j'en écrirai à mon papa.

(Les militaires éclatent de rire.)

LA VALEUR (avec sévérité.)

Silence et respect à votre ancien. J' veux ben oublier mon grade, et colloquer un instant avec vous comme si vous étiez mes égaux. Voyons, que pensez-vous d' cette expédition ?

LA TULIPE.

J' dis qu' ça m'a l'air furieusement trouble, et qu' c'est sciant pour un soldat français d' monter la garde avec les soldats du pape.

L'ÉVEILLÉ.

C'est donc pour l' pape qu' j' sont venus en Italie.

SANS-SOUCI.

J' crois plutôt que c'est pour l' roi de Prusse.

ARC-EN-CIEL.

Mon papa m'a ben dit qu'il fallait pas s' s'battre ; d'ailleurs l' s' Autrichiens ; ils sont pus forts que nous.

LA VALEUR (vivement.)

Mille escadrons, conscrit, tu commence à m'échauffer la bile. Tais-toi, ou j' t'applique une giroflée à cinq feuilles que tu pourras envoyer à ton papa. L' s' Autrichiens !... L' s' Autrichiens, j' voudrais tant seulement qu' not' brave colonel *Combes* il nous dit comm' ça : *Enfants ! v'là l'ennemi, en avant, marche.* Dieu de Dieu ! il me semble qu' j'y suis... Mais il s'agit pas d' ça pour l' quart-d'heure ; écartons, pour quant à présent, les propos incohérens, il faut que je recueillis vos avis de dessus c't campagne.

LA TULIPE.

Il faudrait d'abord savoir pourquoi qu'on nous a envoyés ici. C'est y pour recommencer *Marengo* ou *Wagram*.

SANS-SOUCI.

Ah ben oui, l' pus souvent. Il leurs y en a trop cuit aux Autrichiens. Je crois plutôt qu' j' sont ici pour les aider à empêcher ces braves Italiens d'imiter notre exemple.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! en v'là un' sévère, de telle façon que j' serions les gendarmes du pape.

SANS-SOUCI.

Ni pus, ni moins.

L'ÉVEILLÉ.

Eh ben, pour le coup, si ça c'était vrai, j' planterais là mon tambour, j' donnerais ma démission, et l' gouvernement s'arrangerait comm' il voudrait.

LA VALEUR.

Tapin ! tapin ! du sang froid z-et du calme, ne nous emportons pas. J' vois qu' vous n'êtes pas à la hauteur des événemens, ce qui n'est pas extraordinaire, vu que vous n'avez pas encore cultivé la littérature de caserne. Je sais, moi, pourquoi qu' nous sont ici, ce que nous devons y faire et comment qu' finira c'te campagne. J' vas vous étaler ça comme d' la cire à giberne... Attention :

Les puissances, voyez-vous, c'est comme qui dirait

ARC-EN-CIEL.

Dites donc, sergent, l' pape nous donnera-t-il sa bénédiction ?

LA VALEUR (lui appliquant un vigoureux soufflet).

Tiens, en attendant v'là la confirmation et pour t'apprendre à interrompre ton ancien tu vas m'faire l'plaisir d'aller à la salle de police pour voir si j' n'y suis pas.

ARC-EN-CIEL (pleurant à chaudes larmes).

Hi ! hi ! hi ! hi !

LA VALEUR.

Allons, pas accéléré, marche, ou tu vas te faire reconfirmer.

(ARC-EN-CIEL sort en pleurant).

J' vous disais donc qu' les puissances... Enfin, une supposition... Il y a eu les guerres de la république, les guerres de l'empire et maintenant on nous fait faire une guerre de juste-milieu. Absolument comme en Belgique ousqu'on nous a envoyé cinquante mille. Histoire de s' promener l'arme au bras. Eh ben, voyez-vous les puissances... J' vous ai déjà expliqué ça. Il faut qu'elles conservent l'équilibre, les puissances, n'est-ce pas ? C'est pourquoi qu'un anglais qui s'appelle j' crois, lord *Vilain-Geton*, nous a fait dire comme ça quand nous étions en Belgique : vous êtes ben aimables, certainement ; c'est avec le plus grand plaisir que nous vous voyons sur les frontières de la Hollande mais faites-moi le plaisir de rentrer chez vous ; et les Minisse qui est poli a répondu à M. *Vilain-Geton* : nous retirer ! Comment donc, mais il n'y a rien d'pus juste il suffit que ça vous fasse plaisir et nous s'en sont retirés par rapport à l'équilibre. Eh ben, quand nous sont partis pour Ancône, l' général il s'a embarqué par terre, les Minisse s'avaient dit comme ça : L' général il va arriver à Rome avant eux autres, après avoir baisé la mule du pape, il demandera au St. Père la permission de faire débarquer quelques centaines d'hommes, seulement pour avoir un air. Le Pape qu' est bon enfant quand il n'a point de patriotes à pendre, lui répondra : Pisque c'est une frime et que vous m' promettez d'être sages, topez-la. Et pis l' général il serait venu nous trouver à Ancône. Mais vot' serviteur, les Minisse ont compté sans son hôte, l' vent s'est mêlé de la partie et j'ons été débarqué avant qu' l' général y fusse tant seulement à Rome. Eh ben, vous croyez p't'être qu' j'allons dire aux Italiens : *Enfants, v'là le drapeau tricolore, vive la liberté et en avant. Enfoncés les Autrichiens, enfoncés les papalins, nous sont là pour vous soutenir.* Ah ben oui, sous l'aut' c't affaire là n'aurait pas pesé une once ; mais alors, voyez-vous, il s'agissait pas d'équilibre, quand celui-là avait dit : *Je veux*, il n'y avait pas à tortiller. Tant il y a qu' j' resterons pas long-temps ici, qu' l' Pape nous priera d' nous en revenir, que M. *Maitre-Niche* qu'est un autre chien écrira aux Minisse que si nous ne s'embarquons pas à l'instant il va se fâcher tout rouge et les Minisse qu' est pas méchants nous donneront l'ordre d'évacuer l'Italie et nous s'en retourneront en France, toujours par rapport à l'équilibre. Les pauvres Italiens qui s'auront réjoui en voyant le drapeau tricolore, ils seront tous pendus par le pape, après qu'il leu zy aura donné sa bénédiction. Et les Minisse ils feront écrire dans les journal :

L'ordre règne en Italie.

ECONOMIE DE TEMPS.

Laissez donc faire ; le char de la civilisation est en marche, on ne saurait l'arrêter ; n'avons-nous pas les chemins de fer et les bateaux à vapeur. Il est vrai que

depuis dix-huit mois on a mis bien des bâtons dans les roues et cependant nous arriverons, ayons foi en l'avenir.

Et voyez les progrès immenses que nous avons faits en deux ans.

Le temps perdu ne se répare jamais, nous disait-on autrefois, eh bien ! grâce aux progrès de la civilisation, cet ancien adage sera entièrement oublié puisqu'il n'y aura bientôt plus de temps perdu.

Voyez jusqu'à quel point l'économie du temps a été poussée de nos jours.

N'avons-nous pas fait une révolution en trois jours, et cette charte de 1830 comme elle a été baelée ; c'est une véritable charte à la vapeur.

Eh bien ! je veux aussi, moi, donner un coup d'épaule au char de la civilisation, et pour commencer, voici quelques mots que je propose d'introduire dans la langue française ; pourquoi ne les adopterait-on pas ; ils me paraissent offrir un double avantage, la précision et l'économie de temps.

Voici les mots que je propose :

Juilletiser. Faire une révolution.

Feuchériser. Suspendre quelqu'un à une espagnolette.

Charivarisier. Donner une sérénade avec poêles, chaudrons, sifflets, mirlitons et autres instrumens *charivarisans*.

Périériser. Insulter la nation.

Taleyrandiser. Vendre son pays.

Duvaliser (1). Faire charger le peuple à la baïonnette.

Roquetiser. Faire tirer sur les ouvriers.

D'Haubersaertiser. Recevoir un coup de pied de ministre au juste-milieu.

Gisquetiser. Faire un marché frauduleux.

Persilliser. Saisir les journaux.

Argoutiser. Brûler le drapeau tricolore.

Dumourieriser. Désertir avec ses aides-de-camp.

Prundliser. Avoir dans sa bibliothèque beaucoup de livres de prix.

Fulchironiser. Dire des bêtises.

Gauthiériser. Porter une croix qu'on n'a pas méritée.

Jarsiser. Promettre et ne pas tenir.

Napoléoniser. Faire respecter la France.

M. SELLIÈRES.

M. Sellières est un riche négociant de Paris qui vient d'obtenir l'entreprise générale des fournitures pour la troupe. Le gouvernement a voulu sans doute récompenser le patriotisme de ce négociant ; peut-être cette entreprise est-elle une compensation pour des sacrifices faits à la cause du peuple ?

Ecoutez : Voici les titres de M. Sellières à la faveur qu'il vient d'obtenir :

M. Sellières a toujours été fidèle à la cause de Charles X, c'est un légitimiste *quand même* ; son dévouement à ce *monarque infortuné*, lui avait fait un devoir de promettre sa fille en mariage au fils *Bourmont*, doté avec les trésors d'Alger. La révolution de juillet n'a pas permis la réalisation de ce projet.

Ce mot a été adopté à Grenoble depuis huit jours.

Les journées que nous appelons glorieuses ne sont qu'odieuses pour M. Sellières. Les héros des barricades sont pour lui des brigands, Louis-Philippe est un usurpateur, et c'est avec la plus profonde indignation qu'il s'est décidé à accepter l'entreprise qui vient de lui être confiée. Les moustaches lui rappellent les jours néfastes ; ceux de ses employés qui en portaient ont reçu l'ordre de les faire disparaître. Quelques-uns étaient décorés de Juillet ; oh ! pour ceux-là, défense leur a été faite de porter leur ruban, et si l'un d'eux se présentait par hasard devant son patron avec sa décoration, cette vue produirait, sans doute, sur M. Sellières l'effet de la tête de Méduse.

Vous voilà bien convaincus que nul autre mieux que M. Sellières, ne méritait l'entreprise des fournitures de l'armée.

Et voilà maintenant comme on donne les places.

GRAND-THÉÂTRE.

Richard Darlington. — Le Concert à la Cour, et trois morceaux de Robert le Diable.

Castigat ridendo mores.

C'était autrefois la devise de notre théâtre. Aujourd'hui ce n'est plus par le rire mais par la terreur que nos auteurs dramatiques cherchent à nous corriger. Ont-ils raison ? je le crois. Le rire n'a qu'une impression vague et fugitive. C'est un éclair. L'émotion qui ébranle et agite l'âme, reste long-temps en nous. Elle nous poursuit jusque dans notre sommeil. D'ailleurs, si nous rions sur la scène d'un ridicule, d'un vice, d'une passion, c'est parce que ce ridicule, ce vice, cette passion, nous les voyons chez notre voisin et jamais en nous. Sans cela pourrions-nous rire ? Une grande catastrophe, au contraire nous force à réfléchir, elle nous éclaire en nous effrayant. C'est un précipice qui s'entr'ouvre sous nos yeux, et dont nous pouvons sonder la profondeur. C'est une mer pleine d'écueils et d'orages, qui nous jette des mâts brisés et des cadavres flottans. Que deux hommes aient la passion du jeu ! que l'un aille voir le *Joueur de Régnard*, et l'autre, le drame remarquable de *Trente Ans* ou la *Vie d'un Joueur*, lequel des deux en rapportera une plus salutaire leçon ? sera-ce celui qui aura ri à Régnard, ou celui qui aura suivi avec effroi toutes les phases de cette existence de joueur ? Le premier, à la sortie du spectacle, ira de nouveau se livrer au jeu ; le second irait plutôt se suicider.

Picard et plusieurs autres ont mis en scène l'ambitieux. Ils l'avaient esquissé, ébauché, effleuré. Aucun n'avait produit un ouvrage où l'ambition fût aussi bien dessinée, aussi bien suivie et graduée que dans le nouveau drame de MM. Alexandre Dumas et Dinaux. La morale est là en action, grande, large et sévère. Jusqu'à ce jour M. Dumas nous avait déroulé des pages de notre histoire fortement conçues, fidèlement coloriées et saisissantes d'intérêt. Et travers Henri III, Christine et Charles VII, morts puissans qu'il ressuscitait, il nous

avait jeté une passion chaleureuse et désordonnée, qu'il vivifiait de son cœur de jeune homme. Dans *Antony*, il nous avait montré un amour violent aux prises avec des devoirs d'épouse et de mère, et un honneur de femme n'ayant d'autre refuge que la mort. Mais l'idée morale où était-elle ? Cette fois M. Dumas ne nous émeut pas pour le plaisir de nous émouvoir. Une leçon découle de son œuvre. Allez voir *Richard Darlington*.

Comme l'amour, l'ambition marche sacrifiant tout sur sa route. Mais l'amour n'a qu'un but, la possession de ce qu'il aime. L'ambition s'en crée de nouveaux. C'est l'hydre aux cent têtes. Plus de repos jusqu'à l'abîme. Napoléon en a-t-il eu jusqu'au rocher de St-Hélène ! on conçoit combien de développemens et de situations peuvent naître d'une passion dévorante, sans frein, prenant tous les masques, trahissant tout, amitié, devoirs et honneurs ; d'une passion qui marche jusqu'au dénouement, brisant tout ce qui lui fait obstacle ; d'une passion allant jusqu'au crime et venant avorter devant un mot. Voilà tout Richard Darlington. Quant au meurtre de Jenny contre lequel protestent certaines susceptibilités, les auteurs eussent facilement pu l'éviter : mais enlevez ce crime et il n'y a plus de leçon. C'est dans ce dernier degré de l'ambition qu'est placée l'effrayante morale de l'ouvrage. Allez donc frémir à Richard d'Arlington, ambitieux de toutes les classes, ambitieux de tous les pouvoirs ; allez saltimbanques politiques, allez Sysippe des honneurs, Tantale de l'or, allez voir comment s'évanouit le rêve qui vous ronge, et vous tourne et retourne sur votre couche d'insomnie ; allez et revenez guéris à tout jamais. Vous vous reconnaîtrez dans Valmore. Il vous effrayera par la vérité de son jeu ; il indigne ; il fait mal ; on murmure contre lui dans la salle, et c'est là un beau succès. Valmore a été Richard Darlington pendant toute une soirée. Mlle Wenzel, nous vous félicitons ; vous avez eu au second acte des choses trouvées, senties, improvisées par l'ame ; vous nous avez remués et nous avons crié : bravo ! M. Cossard a joué le docteur Grey avec un talent supérieur, un esprit fin et un naturel délicieux. C'est un acteur de mérite que M. Cossard ; nous le savions déjà. M. Berthault donne à l'ambitieux subalterne Simpson de la physionomie et un certain cachet qui lui fait honneur. M. Roblin est mieux placé dans Maubray que dans Robertson ; il y manque de cette chaleur d'ame et de cette voix du cœur qui trahit l'émotion. M. Ernest a rendu avec beaucoup de tenue et de dignité le rôle mystérieux de l'inconnu. Mad. Cosson, MM. Masson et Lecerf ont concouru à l'ensemble avec lequel ce drame est joué. Mad. Danguin dit avec sens ; pourquoi agit-elle différemment ? Pourquoi n'arrive-t-elle pas enceinte et n'a-t-elle pas ensuite dans sa mise le désordre d'une femme qui sort d'un accouchement ; sa ceinture, son corsage, et son élégante coiffure étaient autant d'anomalies. Comment a-t-elle osé reparaitre trente ans plus tard avec la même jeunesse, la même fraîcheur ; allons mad. Danguin, faisons un peu abnégation de notre coquetterie de femme

et grimons-nous ; vous êtes la mère de Richard, et personne ne s'en serait douté ; montrez-le donc.

Nos figurans se sont distingués, ils ont droit à une mention particulière. Ces messieurs dans la scène des élections, tableau original et vrai, ont joué comme des premiers rôles. C'était de la vie ; du mouvement, de la vérité. Bravo à M. Berthault pour sa mise en scène.

Richard Darlington a obtenu un grand et beau succès. Tout a concouru à le justifier.

Vous parlerai-je du *Concert à la Cour* ? Je me suis rappelé y avoir vu M. Revelle dans *Astuccio* ; je me suis pris à regretter ce temps-là. Mlle Berthault dans son grand air vénitien m'a rendu mon opéra. Elle a chanté d'une manière ravissante. Les morceaux de *Robert le Diable* n'étaient point à leur place, aussi n'ont-ils produit qu'un médiocre effet ; une musique comme celle-là au piano ! et quel piano ! C'est comme un Raphaël vu dans l'ombre. Il faut à de semblables airs l'action du poème et l'instrumentation de l'orchestre. On a encouragé Mlle Adèle Berthault et applaudi le nom de Meyerbeer.

L. B.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

BÉNÉFICE D'ACHARD.

Nous promet pour mardi prochain, une représentation au bénéfice de notre excellent comique. S'il en faut croire les bruits de coulisse, cette représentation doit attirer la foule. Nous pouvons prédire d'avance le plus grand succès à un vaudeville en trois actes, (la vie de Molière) ; *Prudent* est chargé du rôle de Molière ; c'est d'un heureux augure. Voici la composition du spectacle :

Les Jeunes Bonnes et les Vieux Garçons, vaudeville en un acte du théâtre du Palais royal, par MM. Desvergers et Varin ; *la Vie de Molière*, vaudeville anecdotique en trois actes et en quatre tableaux, du théâtre du Vaudeville, par MM. Dupeuty et Etienne Arago ; et la reprise de *L'Auberge des Adrets* ou *les Echappés de prison*, mélodrame en trois actes de l'Ambigu.

GLANE.

- On a dit à la Chambre qu'il fallait lier M. Périer. Il ressemblerait alors à un sac d'écus.
- Nous connaissons certains administrateurs qui prétendent lorsqu'ils faut payer que 3 et 2 font 4, et lorsqu'ils faut recevoir que 3 et 2 font 6.
- Nos troupes sont à Ancône... Elles n'évacueront que lorsqu'elles seront sur le Pô,
- Désormais expédition sera synonyme de mystification.
- Sous l'armure de Mars, le Juste-milieu a l'air de mars en carême.
- On demandait à un acteur : Êtes-vous Carliste ou Bonapartiste ? non, monsieur, je suis artiste.
- Nous connaissons des gens qui dansent sur la corde en attendant qu'ils dansent dessous.
- Le ministre joue au Boston... *Grande misère.*

J. A. GRANIER, Gérant.